



HAL
open science

Compte-rendu de: DESSAINT William et NGWÂMA Avounado (2006). Parlons lissou : Introduction à une civilisation tibéto-birmane. Préface de Bernard Le Calloc'h. Paris : L'Harmattan. 556 pages, cartes et dessins.

Michel Ferlus

► **To cite this version:**

Michel Ferlus. Compte-rendu de: DESSAINT William et NGWÂMA Avounado (2006). Parlons lissou : Introduction à une civilisation tibéto-birmane. Préface de Bernard Le Calloc'h. Paris : L'Harmattan. 556 pages, cartes et dessins.. 2007. halshs-01058043

HAL Id: halshs-01058043

<https://shs.hal.science/halshs-01058043v1>

Submitted on 26 Aug 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DESSAINT William et NGWÂMA Avounado (2006). *Parlons lissou : Introduction à une civilisation tibéto-birmane*. Préface de Bernard Le Calloc'h. Paris : L'Harmattan. 556 pages, cartes et dessins.

Un ouvrage de plus vient d'enrichir cette originale collection des *Parlons...* dont on ne félicitera jamais assez ceux qui ont eu l'initiative et l'audace – et peut-être aussi l'inconscience – de la lancer. Que ce soit par curiosité ou par besoin, chaque titre a son succès et trouve ses lecteurs. Le parcours de la liste des ouvrages de la collection est déjà un délicieux voyage parmi les peuples du monde. Il est des titres de langues inconnues qu'on croirait sortis de l'imaginaire, des titres qui donnent envie de prendre son bâton de marcheur pour aller vérifier si ces langues existent réellement et pour voir à quoi ressemblent ceux qui les parlent. Rassurons le lecteur, le lissou existe, il est même parlé par plus d'un demi million de locuteurs, en ne considérant que les Lissou déclarés – le chiffre s'élèverait à un million en incluant des populations de dialectes très proches mais désignés par d'autres noms. Pour leur rendre visite, il est tout de même conseillé de prendre son sac à dos car ces gens habitent principalement dans les hautes montagnes du nord de la Birmanie – on dit aujourd'hui le Myanmar – des deux côtés de la frontière avec la Chine. Quelques groupes se sont dispersés loin du foyer d'origine, jusqu'en Thaïlande du nord et même en Assam. La République Populaire de Chine leur a créé le Zhou autonome de Nu Jiang, adossé à l'état Katchin de Birmanie et touchant par le nord au Tibet. Les Lissou se sont peu exportés hors de l'Asie, et c'est une grande satisfaction pour les amoureux des langues que les deux seuls lissouphones d'Europe aient uni leurs talents pour nous offrir ce *Parlons Lissou*.

William Dessaint, anthropologue, étudie les Lissou depuis 1962 de la Thaïlande aux marches tibétaines. Il est le premier occidental à avoir séjourné au cœur du pays lissou. Avounado Ngwâma, son épouse, première personne lissou diplômée en ethnologie, est la fille d'un érudit de tradition orale et chef charismatique. Les deux auteurs nous avaient déjà offert un recueil de mythes et de contes lissou aux thèmes les plus divers dont certains très cocasses : *Au sud des nuages* (1994, Gallimard).

Le Pays Lissou se mérite. Les missionnaires protestants qui cherchaient à le pénétrer au début du XX^{ème} siècle l'avaient surnommé "le Royaume de Satan". Il est vrai que le désir de repousser le diable était un puissant stimulant pour ces courageux propagateurs de la foi. Quoiqu'on pense de leur entreprise, il fallait une bonne santé et une volonté bien trempée pour affronter ce pays de hautes montagnes entaillées de vallées profondes aux parois abruptes dont la pente ne permettait qu'un étroit sentier pédestre où l'on pouvait à peine se croiser. Chaque auteur y est allé de son verdict : "Certains sentiers rebutteraient même une chèvre", les gorges de la Salwen sont si resserrées que "les Lissou affirment qu'ils peuvent se parler sur les montagnes dominant le fleuve de part et d'autre, mais qu'il leur faut trois ou quatre jours de marche pour se rejoindre", enfin "du point de vue topographique, c'est l'un des terrains les plus rebutants du monde", et autant de remarques qui dessinent un paysage mieux qu'un tableau. Ajoutons à cela les pluies de mousson et les eaux de la fonte des neiges qui dévalent en tumulte du Tibet, et nous comprenons les raisons du surnom satanique affublé au Pays Lissou – les Chinois, de leur côté, ont appelé la Salwen "la vallée de la mort" – mais nous comprenons aussi, et cela nous rassure, que ces surnoms ne doivent rien à la nature des habitants.

Pendant longtemps, ce pays de gorges, de pentes abruptes et de montagnes chaotiques couvertes de forêts denses est resté

impraticable aux étrangers, favorisant l'isolement et assurant une certaine tranquillité au peuple Lissou. D'ailleurs, Jules Sion prédisait dans *La géographie universelle* de Paul Vidal de la Blache et Lucien Gallois que leur pays serait "le dernier refuge de la sauvagerie". Les voyageurs se contentaient de l'aborder d'un côté ou de l'autre – ce qui était déjà une performance – sans le traverser. Ce n'est qu'en 1936-1937 que les explorateurs français André Guibaut et Louis Liotard effectuèrent une importante reconnaissance géographique en remontant la Salwen au prix de mille difficultés. Le premier fut tué par des brigands tibétains et le second failli subir le même sort. Un demi-siècle plus tard, ils restaient encore les seuls voyageurs scientifiques, occidentaux ou chinois, à avoir traversé le Pays Lissou jusqu'à ce que William Dessaint aborde le pays en 1962 en tant qu'anthropologue.

D'où viennent les Lissou ? Cette question ne peut recevoir que des réponses imprécises. Tout ce que l'on sait, c'est qu'ils ont dû faire partie de l'État polyethnique du Nanzhao (VIII-IXème) qui couvrait en gros l'actuel Yunnan. Comme de nombreux autres peuples minoritaires ils ne doivent leur survie en tant qu'ethnie distincte qu'à une situation isolée, d'accès difficile et à l'écart des grandes routes. Les chinois les englobaient parmi les Man, désignation générale des "barbares crus" du sud, parfois aussi comme des Lolo, terme un peu plus précis désignant des populations de langue tibéto-birmane. Depuis le XIXème, les Chinois ont essayé d'en faire des "barbares cuits", c'est à dire de les assimiler. Aujourd'hui, l'avenir des populations lissou est partagé entre le Zhou autonome de la Nu Jiang de Chine, pays où ils sont l'une des 56 nationalités officielles, l'État Katchin du Myanmar, et pour quelques uns, la Thaïlande.

Ainsi informé, le lecteur peut ouvrir le *Parlons lissou* qu'il vient d'acquérir. Passé l'incontournable dédicace à Georges Condominas, rituel spécifique à l'ethnographie française de l'Asie

du sud-est, l'ouvrage réserve pas moins de sept chapitres à des informations générales sur le peuple Lissou : Identité, géographie et démographie (chapitre 1) ; ethnographie, technologie, vêtements et habitation (chapitre 2) ; économie, agriculture, cueillette, chasse et pêche, échanges et commerce (chapitre 3) ; organisation sociale, clans et parenté, mariage (chapitre 4) ; le village et son organisation (chapitre 5) ; religion, esprits, prêtres et chamanes (chapitre 6). Cette première partie se termine judicieusement par les rites et les cérémonies consacrés à la mort et aux funérailles (chapitre 7). En bref, les Lissou pratiquent une économie de subsistance basée sur la culture sur brûlis, la cueillette et un peu d'élevage. Leurs essarts peuvent être éloignés de plusieurs heures de marche. Les institutions sociales de base comprennent la famille, la maisonnée et le clan. Ce dernier est patrilinéaire, exogame et non localisé. Le prix de la fiancée est relativement élevé et le statut des femmes est assez satisfaisant. Attention : en cas de divorce, les torts sont presque toujours attribués au mari. Peu d'ouvrages de la collection des *Parlons* ont consacré autant de place à une introduction ethnographique de cette importance, et on ne peut que féliciter les auteurs d'avoir eu cette heureuse initiative.

Le domaine proprement 'linguistique' et 'langue' n'est abordé qu'à la deuxième partie (page 159). Mais là encore, le lecteur pressé d'apprendre le lissou devra être patient. Après son initiation ethnographique, il devra se soumettre à une initiation linguistique pour comprendre la place du lissou dans la famille sino-tibétaine. Dans le chapitre 8, William Dessaint, en spécialiste qui a su se documenter aux sources les plus récentes, brosse un tableau clair de la famille des langues sino-tibétaines et de ses deux sous-familles, les langues sinitiques et les langues tibéto-birmanes, ces dernières étant, comme il se doit, particulièrement détaillées. On y apprend que le lissou, avec le lipo et le lolopo, fait parti des langues yi (lolo) septentrionales, branche lolo-birmane, sous-famille tibéto-birmane, famille sino-tibétaine. Les amateurs pressés, ou rebutés par ces

considérations de phylogénie linguistique, pourront faire l’impasse de ce chapitre, mais quand on s’intéresse au lissou peut-on n’être qu’un simple amateur ?

Avant les classes de mots, les auteurs nous donnent au chapitre 9 un bref aperçu de la structure de base de la phrase simple : sujet-objet-verbe. Pour “la souris mange le riz”, les Lissou diront : “(la) souris-(le) riz-manger”. Que faire en effet des mots si on ne sait les organiser pour construire des phrases ! Arrivé à ces pages, le lecteur éprouvera le besoin de relire le système de transcription (p. 21-25) adopté par les auteurs, et au besoin de s’en faire une copie volante qu’il fera suivre de page en page. Le lissou possède 31 consonnes, 10 voyelles et 6 tons ; toutes ces unités sont opposables, le changement de l’une par l’autre donne un autre sens. Seul regret, cet inventaire des phonèmes ne tient pas compte des unités **w** et **y** en position de médiale. Il faudra se familiariser avec les sons inconnus du français comme les occlusives aspirées **p’ t’ k’** distinctes de **p t k**. Pour les non initiés aux langues de l’Asie, le plus déroutant reste les tons, le changement de la mélodie d’une même armature consonne-voyelle donne des mots différents : **kya** (ton moyen) ‘gingembre’, **kyá** (ton haut) ‘contredire’, **kyà** (ton bas) ‘faire un procès’, **kyǎ** (ton montant) ‘habiter’, **kyâ** (ton descendant) ‘tarif’, **kya’** (ton abrupt) ‘mélanger’. Autre particularité notoire, la syllabe est ouverte, il n’y a jamais de consonne finale, que ce soit dans un mot monosyllabique ou dans un polysyllabe.

La partie proprement grammaticale couvre les chapitres de 10 à 14, où sont passées en revue les cinq classes de mots (‘classe’ étant pris dans sa définition la plus élémentaire). Ce sont : le nom, le pronom, le verbe, l’adverbe et l’adjectif. Leurs caractéristiques et leurs usages sont expliqués avec clarté et simplicité. Cette volonté d’une description simple, qui refuse l’usage d’une terminologie scientifique et les développements théorique, n’est pas une faiblesse mais un choix des auteurs conforme à l’esprit de la collection des

Parlons. Car il ne faut pas oublier que l'ouvrage est destiné à des usagers non spécialistes. La richesse des exemples permettra au linguiste professionnel de réorganiser ces données et d'en tirer une description selon la théorie favorite du moment.

Après les mots, les phrases, et tout d'abord une introduction à la littérature orale (chapitre 15). Les mythes, les contes, les chants-poèmes et les divers récits sont perpétués par les bardes, sortes de professionnels scrupuleux des formes, et les conteurs plus libres d'improvisations. Le mythe transcende l'espace et plonge ses racines dans l'époque des ancêtres. Le chapitre 16 nous rappelle que le mythe est plus qu'un simple récit et qu'il occupe une place centrale dans l'histoire imaginée et les représentations des peuples traditionnels – on dit aussi peuples premiers. Les chapitres de 17 à 21 présentent divers types de textes qui aideront le lecteur à s'exercer à la syntaxe du lissou : contes, proverbes et dictons, énigmes et devinettes, poésies et conversations.

Les appendices regroupent certaines catégories sémantiques isolables: les nombres, les classificateurs et les opérations, les mesures, les noms personnels, les termes de parenté, les emprunts, les ethnonymes et les idiotismes.

Enfin, un copieux lexique français-lissou de 3.270 entrées, plus qu'il n'en faut pour tenir conversation ! Comme les notions ne coïncident jamais parfaitement entre les langues – c'est un fait universel – le mot français est au besoin précisé par une explication. Ainsi "aqueduc" est explicité par "conduite en bambou pour l'eau".

Suivent seize pages de références couvrant largement tous les domaines concernant les Lissou et leur pays, de quoi satisfaire la curiosité la plus exigeante.

Cet ouvrage, plus qu'un manuel de langue, est donc un panorama complet de la société et de la culture lissou. Il aurait tout aussi bien pu s'intituler *Connaissons les Lissou, parlons lissou* ! Il pourra intéresser tout "honnête homme", aussi bien que les

linguistes, les ethnologues et les géographes. Au-delà de son thème particulier, l'ouvrage démontre par l'exemple la valeur épistémologique de l'étude combinée de la langue, de la culture et de la structure sociale d'un peuple dans un cadre géographique donné.

Même si le lecteur ne va pas jusqu'au bout de son initiation à la langue lissou, il aura néanmoins passé un moment agréable à la lecture de cet ouvrage promis à un large public.

Michel Ferlus